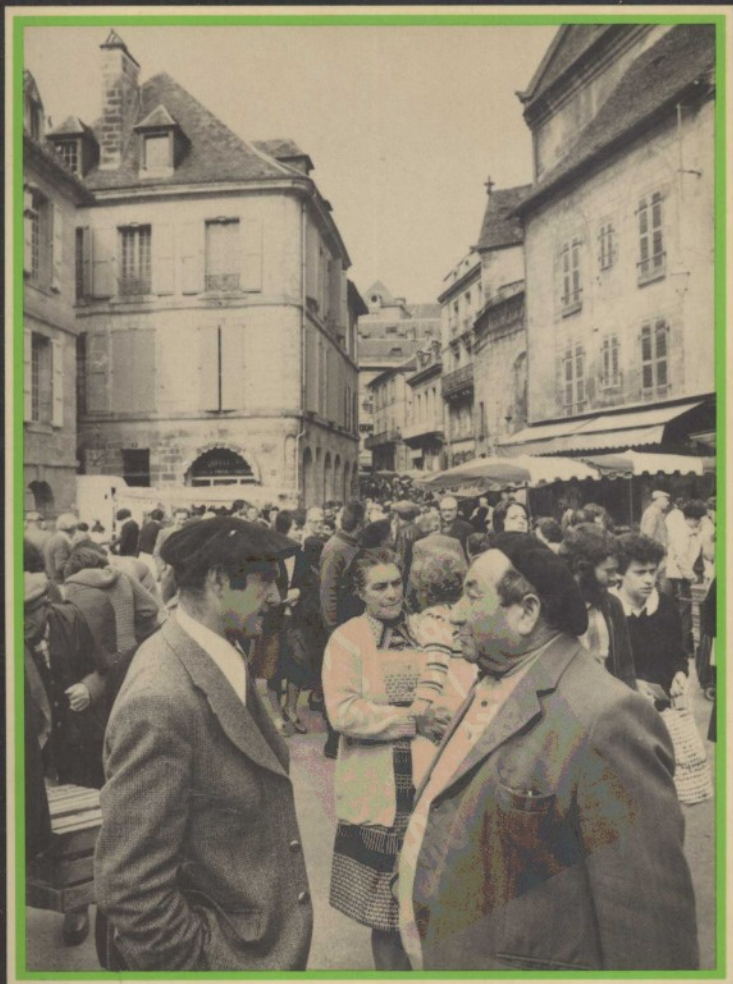


Modern French Passages

— for Translation —



C.W.E. Kirk-Greene

MODERN FRENCH PASSAGES

for Translation

C. W. E. Kirk-Greene



BASIL BLACKWELL

© C. W. E. Kirk-Greene 1984

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of Basil Blackwell Limited.

First published 1984

Published by
Basil Blackwell Limited
108 Cowley Road
Oxford OX4 1JF

ISBN 0 631 90670 3



Typeset in 10/12 Palatino by The Spartan Press Ltd., Lymington, Hants.
Printed in Great Britain

Preface

This book has two main purposes: to give students practice in translation so that they may acquit themselves well in examinations, and to familiarize them with modern, everyday French. Accordingly, the passages have been divided into two sections, those in the first one being drawn from literary sources and those in the second being taken from newspapers and magazines.

An attempt has been made to arrange the passages in each section in an order of increasing difficulty. There is a select vocabulary for each piece which also offers a certain amount of extra information.

The author and publisher would like to express their thanks to the publishers of the French publications named below for their kind permission to use copyright material: Editions Arthaud, Librairie Arthème Fayard, Editions Flammarion, Editions Gallimard, Editions Bernard Grasset, Hachette, Harrap Limited, Editions Julliard, Editions Robert Laffont, Editions Albin Michel, Les Editions Mondiales, Librairie Plon, Editions du Seuil, Presses Universitaires de France, *L'Express*, *Le Figaro*, *Les Informations Dieppoises*, *Le Matin*, *Le Monde*, *Nice-Matin*, *La Voix du Nord*, *Paris Match*.

C.K-G.



Contents

Section One

1	A Frenchman in England	6
2	The chalet	6
3	A Frenchman in wartime London	6
4	The victim	7
5	The meeting	7
6	The island	8
7	A plane crash	8
8	Early memories	9
9	Escape!	9
10	The next morning	10
11	A wartime memory	11
12	A good turn	11
13	The arrival	12
14	On leave	12
15	The funeral procession	13
16	A chair in the garden	13
17	Maigret's turn	14
18	A disaster at sea	14
19	Rain	15
20	Getting a lift	15
21	Contrast	16
22	In the pâtisserie	17
23	The burglary	17
24	Brittany	18
25	Sylvestre	19
26	A breakdown	19

Section Two

1	Hard times for campers	21
2	A railway accident	21
3	Danger! Unexploded bombs	21
4	A road accident	22
5	War is declared!	22
6	An unusual encounter	23
7	A narrow escape	23
8	Behind Nice	23
9	Bush fires in Australia	24
10	Luxury cruising	24

11	A hold-up	25
12	Drive carefully!	25
13	Winter weather	26
14	Problems in Paris	26
15	Rescue work	27
16	Redundancy	27
17	The bill, Madam!	28
18	The heroes of fiction	29
19	The curious case of the missing dogs	29
20	More leisure time	30
21	News from Menton	30
22	Hard times for the Church	31
23	New possibilities	32
24	The country club	32

Vocabulary 34



Section One

1 A Frenchman in England

Quand on a mis le pied en Angleterre, il faut voir — ou revoir — Londres. Je m'y rends aujourd'hui et Patrick m'accompagne. D'ici, les trains sont fréquents et le trajet ne prend guère plus d'une demi-heure. Les wagons des chemins de fer anglais sont plus petits que ceux du Continent: ils me font l'impression de boîtes à cigares ou de jeux d'enfants, ce qui n'enlève rien à leur confort. Nous traversons de petites villes et de nombreux villages, que n'atteignent pas la poussière et les fumées de Londres. Les maisons sont coquettes. Elles n'ont qu'un petit jardin, mais celui-ci est toujours bien entretenu. On dirait que le rêve de chaque Anglais est d'avoir, en plus de sa maison, au moins une pelouse bien tondue et quelques buissons de fleurs. De fait, toutes ces innombrables pelouses sont correctement tondues. La tondeuse à gazon doit être ici un instrument aussi répandu que la bêche sur le Continent.

Jean Oger, *Les Anglais chez eux*, Arthaud

2 The Chalet

L'intérieur du chalet était pauvrement meublé. Ils traversèrent une salle de séjour-cuisine qui ne semblait pas utilisée habituellement. Seule, une petite pièce, aménagée en bureau-chambre à coucher, semblait utilisée normalement. Elle était d'ailleurs très encombrée. Le bureau surtout. Sur la couverture qui tenait lieu de tapis de table, des livres, des dossiers bourrés de feuilles mal rangées laissaient peu de place au sous-main de faux cuir noir. Une odeur aigre de tabac froid s'expliquait par la présence de cendres de cigarette un peu partout. L'ensemble ne dégageait certes pas une impression de propreté, c'était le moins qu'on pouvait en dire!

Georges Bayard, *Les Etranges Vacances de Michel*, Hachette

3 A Frenchman in Wartime London

Il semble que la capitale soit détruite d'une façon méthodique. En ce moment, les bombes touchent surtout les quartiers de Kensington, Piccadilly Circus et Hyde Park. J'ai à chaque instant l'occasion d'observer ces flegmatiques Anglais que je connais si peu. Ils sont

magnifiques. Hier je me trouvais dans Savile Row devant une maison écrasée pendant la nuit. Les ruines étaient encore fumantes. Les pompiers n'avaient pas fini leur travail. Quelques curieux flânaient à l'entour. M'approchant, je vis un petit bonhomme en train de clouer une pancarte sur l'encadrement d'une porte restée debout par miracle. On pouvait y lire: 'Le travail continue comme d'habitude, le tailleur est dans la cave.'

Plus loin, dans Regent Street, une autre pancarte est appuyée simplement sur une pierre, au bord du trottoir, car il ne reste rien de l'immeuble. On y lit: 'Cette maison sera reconstruite après la guerre. Prière de s'adresser d'urgence à M. Untel pour obtenir un appartement.'

Amiral Jubelin, *J'étais Aviateur de la France Libre*, Hachette

4 The Victim

Les vêtements de la victime, d'abord; ils étaient de bonne qualité, moins usés qu'ils ne paraissaient tout d'abord, mais dans un état étonnant de mauvais entretien. Les vêtements d'un homme sans femme, qui porte tous les jours le même complet, sans jamais se donner un coup de brosse, et, avait-on envie d'ajouter, à qui il arrive de dormir tout habillé. La chemise, qui était neuve, qui n'était pas encore allée au blanchissage, avait été portée une huitaine de jours au moins et les chaussettes ne valaient guère mieux.

Dans les poches, aucun papier d'identité, aucune lettre, aucun document permettant d'identifier l'inconnu mais, par contre, des objets hétéroclites: un canif à nombreuses lames, un tire-bouchon, un mouchoir sale et un bouton qui manquait au veston; une clef, une pipe très culottée et une blague à tabac; un portefeuille qui contenait deux mille trois cent cinquante francs et une photographie représentant une hutte indigène en Afrique, avec une demi-douzaine de négresses qui regardaient fixement l'appareil; des morceaux de ficelle, un billet de chemin de fer (troisième classe) de Juvisy à Paris, portant la date de la veille.

Georges Simenon, *Le Client le plus Obstiné du Monde*, Harrap

5 The Meeting

L'école était finie. C'était l'été. Je rencontrais Guido tous les jours, après son travail; on allait se promener un peu plus loin, entre les jardins. Quand je lui dis qu'on allait partir en vacances, il devint

sombre. Il me regardait, commençait une phrase et ne la finissait pas, puis repartait et on marchait sans parler, sa main serrant la mienne, la broyant. J'avais le coeur lourd, et moi non plus je n'arrivais pas à parler. Finalement, il me demanda si je pouvais aller aux commissions plus tôt, le lendemain, jeudi; naturellement je pouvais. On eut un vrai rendez-vous, à une vraie heure, dans un endroit précis, un peu loin de nos maisons, au panneau Montreuil.

Il avait un scooter; un copain lui avait prêté; il me demanda si je voulais bien faire un tour avec lui. Si je voulais! Monter en scooter! J'étais ravie. Lui avait toujours l'air aussi sombre, il allait vite, et faisait des tas d'astuces, je devais m'accrocher fort à lui, c'était merveilleux. On entra dans le Bois. Il prit une allée, et s'arrêta.

—On va se dégourdir les jambes, dit-il. Tu veux bien?

Je sautai du scooter. Il le mit contre un arbre.

—On ne va pas te le voler?

—On n'ira pas loin. Juste quelques pas. Pour te dire quelque chose.

Christiane Rochefort, *Les Petits Enfants du Siècle*, Harrap

6 The Island

Dans la pénombre mille insectes bourdonnaient. Sur le sable on voyait des traces de pieds nus. Elles s'en allaient de l'eau vers la digue. Les empreintes étaient larges, puissantes. Elles avaient une allure animale. J'eus peur. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux. Qui habitait cette anse cachée, cette plage secrète? En face, l'île restait silencieuse. Son aspect cependant me parut menaçant. Je me sentais seul, faible, exposé. Mais je ne pouvais pas partir. Une force mystérieuse me retenait dans cette solitude. Je cherchai un buisson où me dissimuler. Ne m'épiait-on pas? Je me glissai sous un fourré épineux, à l'abri. Le sol doux y était couvert d'une mousse souple et moelleuse. Là, invisible, j'attendis, tout en surveillant l'île.

Henri Bosco, *L'Enfant et la Rivière*, Harrap

7 A Plane Crash

—Malgré les risques de gel, de brouillard et d'avalanches, dit le commentateur, une caravane de secours, composée de six guides expérimentés, est partie ce matin, à dix heures, sous la conduite du guide-chef Nicolas Servoz, pour tenter de rejoindre les débris de l'avion *Blue Flower*, de la ligne Calcutta-Londres. Bien qu'il n'y ait pas le moindre espoir de trouver des rescapés sur les lieux du sinistre, un

parachutage de vivres et de produits pharmaceutiques a été effectué au-dessus de l'épave. Admirablement équipés et entraînés, les sauveteurs sont munis de ravitaillement, de traîneaux de secours, de postes de radio portatifs et de fusées. Aux dernières nouvelles, les deux cordées, de trois hommes chacune, progressent lentement à cause de la forte épaisseur de neige qui recouvre les pentes. Hier, au cours du match de football qui opposait l'équipe de France à l'équipe d'Angleterre . . .

Joseph tourna un bouton et la voix se tut.

—C'est tout? demanda Marcellin.

—Que voulais-tu qu'ils te disent de plus? répliqua Joseph avec humeur. Demain, sans doute, on sera mieux renseignés.

Henri Troyat, *La Neige en Deuil*, Harrap

8 Early Memories

J'ai fréquenté très tôt l'école. Je commençai par aller à l'école coranique, puis, un peu plus tard, j'entrai à l'école française. J'ignorais alors tout à fait que j'allais y demeurer des années et des années, et sûrement ma mère l'ignorait autant que moi, car, l'eût-elle deviné, elle m'eût gardé près d'elle; mais peut-être déjà mon père le savait-il . . .

Aussitôt après le repas du matin, ma soeur et moi prenions le chemin de l'école, nos cahiers et nos livres enfermés dans un cartable de raphia.

En cours de route, des camarades nous rejoignaient, et plus nous approchions du bâtiment officiel, plus notre bande grossissait. Ma soeur ralliait le groupe de filles; moi, je demeurais avec les garçons. Et comme tous les garnements de la terre, nous aimions nous moquer des filles et les houspiller; et les filles n'hésitaient pas à nous retourner nos moqueries et à pouffer de rire à notre nez.

Camara Laye, *L'Enfant Noir*, Plon

9 Escape!

Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1941, alors que les divisions blindées allemandes se mettent en mouvement pour envahir l'Union soviétique, un homme s'évade de la prison de Clermont-Ferrand.

Selon les règles fort classiques, il a scié les barreaux de sa cellule et déchiré les draps de son lit pour en faire une corde. Il a longuement observé les habitudes des gardiens et constaté qu'après chaque ronde dans la cour, il y a un moment creux. C'est l'instant qu'il choisit pour se

laisser glisser à l'extérieur, traverser l'espace qui le sépare du haut mur d'enceinte, l'escalader et sauter dans la rue. Bien qu'il ait appris à se recevoir comme les parachutistes, il se fait mal au pied.

Boitillant légèrement, l'évadé se dirige vers la gare. Il dispose d'une grande heure avant le départ du train qu'il a décidé de prendre. Aussi en profite-t-il pour faire quelques détours, en semant derrière lui, ici ou là, des indices, qui pourront éventuellement égarer ses poursuivants sur de fausses pistes.

Il se présente enfin au guichet, où il prend un billet de troisième classe pour Grenoble.

Paul Dreyfus, *Histoires Extraordinaires de la Résistance*, Arthème Fayard

10 The Next Morning

Le lendemain matin, je fus réveillée par un rayon de soleil oblique et chaud, qui inonda mon lit et mit fin aux rêves étranges et un peu confus où je me débattais. Dans un demi-sommeil, j'essayai d'écarter de mon visage, avec la main, cette chaleur insistante, puis y renonçai. Il était dix heures. Je descendis en pyjama sur la terrasse et y retrouvai Anne, qui feuilletait des journaux. Je remarquai qu'elle était légèrement, parfaitement maquillée. Elle ne devait jamais s'accorder de vraies vacances. Comme elle ne me prêtait pas attention, je m'installai tranquillement sur une marche avec une tasse de café et une orange et entamai les délices du matin: je mordais l'orange, un jus sucré giclait dans ma bouche; une gorgée de café noir brûlant, aussitôt, et à nouveau la fraîcheur du fruit. Le soleil du matin me chauffait les cheveux, déplissait sur ma peau les marques du drap. Dans cinq minutes, j'irais me baigner. La voix d'Anne me fit sursauter:

—Cécile, vous ne mangez pas?

—Je préfère boire le matin parce que . . .

—Vous devez prendre trois kilos pour être présentable. Vous avez la joue creuse et on voit vos côtes. Allez donc chercher des tartines.

Je la suppliai de ne pas m'imposer de tartines et elle allait me démontrer que c'était indispensable lorsque mon père apparut dans sa somptueuse robe de chambre à pois.

—Quel charmant spectacle, dit-il; deux petites filles brunes au soleil en train de parler tartines.

—Il n'y a qu'une petite fille, hélas! dit Anne en riant. J'ai votre âge, mon pauvre Raymond.

Mon père se pencha et lui prit la main.

—Toujours aussi rosse, dit-il tendrement, et je vis les paupières d'Anne battre comme sous une caresse imprévue.

Françoise Sagan, *Bonjour Tristesse*, Julliard

11 A Wartime Memory

La vie d'un étranger dans ce Pays de Galles est pleine d'imprévu. J'avais proposé, à la légère, de donner des leçons de cuisine. Ce matin, n'ayant pas à voler, je faisais la grasse matinée, quand Mrs Bennett arrive avec un lapin et me demande de lui montrer comment nous le préparons chez nous. Elle est accompagnée de trois voisines que cette histoire amuse. Première stupéfaction quand je demande du thym. On ne sait pas ce que c'est, personne n'en a jamais vu. Pourtant l'une d'elles croit en avoir entendu parler. Pensant à un quiproquo à cause du langage, je franchis les trente mètres qui nous séparent du presbytère pour tirer cette affaire au clair. Nous voici donc chez le curé qui, à grands éclats de rire, tance mes voisines en gallois. Je comprends vite ce dont il s'agit, car, de retour à la maison, Mrs Bennett me conduit dans son propre jardin où des bordures entières de thym croissent depuis toujours sans que ces innocentes se soient doutées qu'il était bon de le mélanger parfois à la cuisine. Ce ne sera d'ailleurs pas leur seul effarement. Lorsque je prétends mettre un demi-litre de vin dans la casserole, ce sont des regards horrifiés et des têtes branlant de doute. Cependant, à midi, mon civet embaume la salle à manger où j'ai invité nos commères. Et chacune de se lécher les doigts.

Amiral Jubelin, *J'étais Aviateur de la France Libre*, Hachette

12 A Good Turn

Un soldat m'indique une maison vide où passer la nuit. D'abord il faut que je mange. Rien dans la maison pillée; la vaisselle jonche les parquets et s'écrase sous mes pas. Je piétine dans le noir. Je me risque à utiliser mon briquet et j'inventorie les pièces. Mon ange gardien doit faire des heures supplémentaires car je découvre un paquet de bougies. Je sors dans le jardin tout éclairé de lune: des fraises un peu passées, des tomates à peine mûres, des groseilles; je les cueille à tâtons et je m'en rassasie. Suprême luxe, il reste une bouteille de bordeaux intacte dans un placard. Je lui rends justice, puis je monte m'étendre sur un divan encore convenable. Une bougie fixée dans le goulot de la bouteille vide, je m'endors en relisant les *Contes d'Ander-sen*.

Je me réveille avec le soleil, et même un peu avant lui. Pas un Allemand dans mon coin, inutile de m'attarder pour prendre congé. Me revoir ce matin pourrait bien leur donner des idées idiotes.

Edgard Thomé, *Special Air Service*, Bernard Grasset

13 The Arrival

Je sortis de l'aérogare et montai dans un taxi machinalement, disant seulement 'Résidence des Palmiers' comme si le chauffeur devait en connaître l'adresse. Il démarra pourtant sans m'interroger après m'avoir rapidement dévisagé. Il portait une casquette à carreaux, des lunettes de soleil dont les verres qui ont l'aspect de miroirs dissimulent les yeux. Je m'étais tassé dans la voiture, je regardais le front de mer, les villas et les hôtels de la Belle Epoque, le Casino de la Jetée, le Palais de la Mer, siège du Festival. Le chauffeur parlait, se retournant vers moi à chaque feu rouge, le coude appuyé au dossier du siège et je voyais mon visage déformé dans ses lunettes par la courbure des verres. Mes traits y apparaissaient élargis, mon nez épaté, ma bouche étirée. Brusquement le chauffeur, comme s'il comprenait que je ne prêtai pas attention à ses propos, trop préoccupé de ma propre image, souleva ses lunettes, les plaçant sur sa casquette. Il avait sous les yeux ces cernes qui donnent souvent de la gravité au visage des Méditerranéens.

Max Gallo, *Une Affaire Intime*, Robert Laffont

14 On Leave

Depuis plusieurs semaines, Londres subissait les assauts répétés des avions allemands.

Nuit et jour, jours et nuits, l'ennemi envoyait ses oiseaux de mort pondre leurs oeufs d'acier au-dessus de la capitale anglaise, avec l'espoir d'y semer le feu, la panique et la dévastation. Mais, si quelques édifices étaient écornés, si quelques devantures étaient roussies, si l'asphalte de certaines rues s'en trouvait égratigné, le moral de Londres, ce bouclier invisible, impénétrable, inattaquable, demeurerait intact, et les gens continuaient à vaquer à leurs petites occupations.

C'est à cette époque que Cyprien Sabarda, soldat de deuxième classe, débarqua à la gare de Waterloo, ayant dans l'âme le rayonnement de trente-six heures de permission.

C'était un grand gaillard, portant beau, mais sans fortune, bien que d'excellente famille. Il y avait six mois qu'il n'avait vu Londres; aussi se promit-il de bien profiter de ses trente-six heures.

Il commença par humer l'air de la ville, qui lui parvenait à travers la gare fourmillante d'uniformes, de porteurs, de gens pressés, bruisante de soupirs de locomotives à bout de souffle ou en partance, sonore par les coups de sifflets, les coups de buttoirs, le martèlement des bottes ferrées, les cliquetis d'armes, les roulements sourds des chariots porteurs de pyramides tremblantes de valises, vibrante par ses

sonneries électriques, ses hauts-parleurs, ses machines automatiques, et émouvante par ses appels, ses cris, ses rires et ses pleurs.

André Nature, *Délassement*, Hachette

15 The Funeral Procession

Tête nue, le pasteur marchait d'un pas de montagnard. Il tenait dans sa main droite une Bible noire et la balançait du bout des doigts comme une grenade prête à être lancée. Justin avait cru qu'il serait le seul à suivre le char funèbre. Si la Mère Diaconesse n'avait eu l'idée de le prévenir et de commander deux de ses pensionnaires pour accompagner le fourgon depuis Paris, personne dans le pays n'aurait eu connaissance de ces obsèques. Or, au moment où le pasteur fit signe à Justin de se placer à côté de lui, des inconnus, une femme enveloppée dans un châle, deux paysans vêtus de sombre, qui attendaient devant la maison, se mirent à suivre le convoi, mais à distance; puis d'autres ombres surgirent des rues voisines et tout ce monde forma bientôt un vrai cortège. Ainsi, la nouvelle était connue dans le pays, on se souvenait de la défunte, on avait oublié la ruine de la famille, la vente du château et la désertion vers Paris; et comme elle avait exprimé la volonté d'être enterrée dans son pays natal, les paysans se découvraient sur son passage.

Gérard Boutelleau, *La Barre d'Appui*, Julliard

16 A Chair in the Garden

Le curé Ponosse n'avait pas d'appétit. Il déjeuna légèrement d'une petite omelette et d'une compote de fruits. Il but par-dessus un verre à bordeaux de certain Clochemerle vieux, son vin de régime, d'un parfum délicat, dont il possédait une petite réserve. Il n'y avait que ce vin-là que son estomac pût encore supporter et qui lui donnât un peu de force.

Dans la salle à manger, une pièce humide de rez-de-chaussée, il se sentit frileux au moment de la digestion. Il passa dans son jardin, où il fit quelques pas le long des massifs, en exposant ses omoplates à la chaleur du soleil. Les rayons en étaient si vifs qu'ils lui brûlaient la nuque. Il glissa sous sa barrette un ample mouchoir à carreaux, qu'il laissa pendre en losange jusque dans son dos. Une torpeur étrange l'envahissait, qui n'était point lourde ni accablante, mais plutôt détachement, renoncement, et lui donnait une faiblesse un peu plaintive et pleine de douceur. Il y avait dans un coin du jardin un

grand fauteuil d'osier garni de coussins, placé à l'ombre d'un parasol de toile orange, planté dans le centre d'une table de fer. Il alla s'asseoir dans le fauteuil et laissa son corps s'affaisser.

Gabriel Chevallier, *Clochemerle Babylone*
Presses Universitaires de France

17 Maigret's Turn

Tour à tour, les trois inspecteurs, Besson, Thiberge et Vallin, avaient essayé de le mettre dedans, de le faire varier dans sa déposition. Et, par-dessus le marché, la maman avait suivi son fils. Elle se tenait dans l'antichambre, en larmes ou à renifler, à répéter à tout le monde: 'Nous sommes des gens honnêtes qui n'avons jamais eu affaire à la police.'

Maigret, qui avait travaillé tard la veille, car il était sur une affaire de stupéfiants, n'était arrivé à son bureau que vers onze heures. 'Qu'est-ce que c'est?' avait-il questionné en voyant le gosse, sans une larme, dressé sur ses jambes maigres comme sur des ergots.

'Un môme qui est en train de se payer notre tête . . . Il prétend avoir vu un cadavre, dans la rue, et même un assassin qui s'est enfui à son approche. Or, un tramway passait dans la même rue quatre minutes plus tard et le conducteur n'a rien vu . . . La rue est calme et personne n'a rien entendu . . . Enfin, quand la police a été alertée, un quart d'heure après, par je ne sais quelle bonne soeur, il n'y avait absolument rien sur le trottoir, pas la moindre tache de sang . . .'

Georges Simenon, *Le Témoignage de l'Enfant de Choeur*, Harrap

18 A Disaster at Sea

— A droite toute, cria-t-il.

Il sembla que son ordre — mais il n'en était rien — eût lancé le *Durham* contre un écueil sous-marin sur lequel, avant de stopper net, le paquebot glissa jusqu'à un tiers de sa longueur.

Avec fracas, le mât d'artimon s'abattit, des escaliers intérieurs s'effondrèrent, la plupart des boiseries éclatèrent, les cloisons métalliques se gondolèrent, des centaines de vitres et de glaces se brisèrent, des tuyaux se rompirent, des portes se coincèrent, d'autres furent arrachées.

Un extraordinaire silence suivit que recouvrit bientôt, telle une monstrueuse vague, le hurlement à la mort des passagers prisonniers dans les cabines ou se heurtant les uns les autres dans les obscures coursives envahies par la vapeur et craignant d'être engloutis à

l'instant même avec le navire.

Il était quatre heures vingt-cinq.

Edouard Peisson, *Le Dernier Choix*, Flammarion

19 Rain

Ce jour-là, une pluie torrentielle s'était mise à tomber dès l'aube et la jeep pouvait à peine avancer. Ses roues patinaient dans la boue rouge de la piste et se coinçaient à chaque instant dans des ornières. Sellier avait abaissé son chapeau sur ses yeux et remonté le col de sa chemise, mais il n'arrivait pas à empêcher l'eau de ruisseler entre ses épaules et sur sa poitrine. D'un geste impatient, il essuyait le pare-brise à demi opaque. Bac-Lan se serrait contre lui pour éviter la pluie qui arrivait de plein fouet sur la gauche de la jeep. Il tenait son fusil plaqué contre sa cuisse et paraissait glacé sous cette averse pourtant chaude qui soulevait au sol des nuages de vapeur. Bientôt la jeep s'immobilisa complètement: elle n'avait plus assez d'élan pour vaincre l'inclinaison de la piste que l'eau sillonnait comme un torrent. Sellier bloqua les freins, descendit et glissa quelques gros bambous sous les roues arrière en guise de cales. Puis il essaya de démarrer. Le visage inondé, la chemise collée au corps, il se crispait sur le volant et emballait vainement le moteur. Bac-Lan ne bougeait pas: il écoutait le bruit de la pluie sur la bâche. Sellier lui enjoignit de descendre à son tour et de dégager les roues à la pelle. Il s'exécuta sans enthousiasme.

Finalement ils réussirent à dégager la jeep et se remirent en route. Ils faillirent faire un tête-à-queue dans une pente trop forte en dérapant sur des feuilles de lataniers couchées par l'averse. Puis tout d'un coup l'eau qui détrempait le sol sembla s'évaporer. Le ciel s'éclaircissait. Un peu de soleil parut et fit briller les gouttes suspendues aux lianes. Il ne pleuvait presque plus.

Raymond Jean, *L'Oeil de Verre*, Julliard

20 Getting a Lift

Les phares d'un camion apparurent sur la route et agrandirent rapidement leur regard dans un grondement monotone. Le bonhomme bondit, s'agita, leva le bras et fit de grands gestes. Le camion les dépassa d'abord, puis freina et revint lentement en marche arrière. Le bonhomme trotta vers la portière.

—Nous allons à Hambourg, cria-t-il.

On ne voyait pas le visage du chauffeur, au fond de la cabine. Juste une silhouette obscure et les mains sous la veilleuse bleue qui tremblaient sur le volant. L'homme parut les observer un moment,

puis une main se détacha du volant et leur fit signe de monter. Il faisait chaud, dans la cabine. La jeune fille s'appuya contre la portière, glissa les mains dans les manches de sa veste et s'endormit avant même que le camion ne démarrât. Son compagnon s'installa à côté d'elle, la valise sur ses genoux. Il était vraiment petit et ses pieds, chaussés de gros godillots craquelés et boueux, se balançaient sans toucher le sol. Dans la lumière de la veilleuse, son visage blafard et rond paraissait enfantin malgré les rides et le poil gris des joues et du menton. Son corps suivait le mouvement du camion, mais il faisait très attention de ne pas heurter la jeune fille, de ne pas la réveiller. Le bruit du moteur et la chaleur de la cabine lui montaient visiblement à la tête et, s'ajoutant à la fatigue et aux effets de l'alcool, parurent le saouler. Il se mit à parler au chauffeur avec volubilité. Il s'appelait Adolf Kanninchen, de Hanovre, il était marchand ambulant; il vendait des jouets et si le chauffeur avait des enfants il se ferait un plaisir de lui montrer ses articles . . . Le chauffeur ne paraissait pas écouter, on ne voyait de son visage qu'une tache luisante. De temps en temps, il jetait un regard rapide à la jeune fille endormie dans son coin. Malheureusement, papotait le bonhomme, les affaires n'étaient pas fameuses. Il avait beaucoup compté sur les fêtes et il avait fait une mise de fonds considérable pour acheter des articles de Noël et un déguisement pour lui-même, mais il avait beau traîner dans les rues pendant des heures avec son bonnet rouge et sa barbe blanche, ils n'arrivaient même plus à manger à leur faim. Peut-être qu'à Hambourg, une grande ville, ça irait mieux.

Romain Gary, *Gloire à nos illustres pionniers*, Gallimard

21 Contrast

Je suis allé visiter ces quartiers et je suis entré dans la cour du groupe d'immeubles qu'habita Hélène. La laideur des bâtiments paraît d'autant plus intense qu'on ne connaît de Lourciez que le front de mer, l'avenue de Lucius et qu'on oublie qu'il existe aussi une rue de la Fabrique, une usine d'incinération d'ordures, des hospices et des hôpitaux qu'on a construits là, à l'est, loin de la mer. Aux fenêtres, les pavillons multicolores du labeur, les draps et les maillots de corps, les bleus et les blouses. Dans la cour les gosses bruns, leur torse nu et ce ballon mal gonflé qu'ils se disputent, ce vélomoteur rouge vif dont le moteur tourne, tout à coup rageur, et une femme crie; dans un coin, à l'ombre, une petite fille parcourt à cloche-pied sa marelle si maladroitement tracée à la craie. Le sol est d'un ciment que percent çà et là dans les craquelures, des touffes d'herbe jaune.

Max Gallo, *Une Affaire Intime*, Robert Laffont